

Le Sénat du Missouri a passé récemment une loi prohibant la vente des liqueurs, envoies en quelque quantité que ce soit, sous peine d'amende et d'emprisonnement. Les seules exceptions admises sont les cas où les spiritueux doivent être employés à l'usage de la médecine, et aux besoins de l'art médical et du culte.

Vers la fin de juin, le consul britannique à New-York a fait citer en justice Stephen Walsh, soldat déserteur, qui avait fui de St. Jean (Nouveau-Brunswick) en mai dernier, et que l'accusation inculpait de diverses soustractions opérées à sa disparition. Walsh avait appartenu au 79e régiment anglais. Il n'a les soustractions et convaincument d'avoir dévasté son poste. Cette procédure s'instruit en vertu du traité Ashburton, passé en 1843 entre les Etats-Unis et l'Angleterre.

On lit dans le *Journal de Québec* de mardi :

"Nous apprenons avec chagrin que notre frère M. McDonald, rédacteur du *Canadien*, a été cassé le bras droit, samedi au soir, en accompagnant l'hon. M. Howe au steamer. Nous sommes heureux d'annoncer que cet accident n'aura pas des suites aussi graves qu'on le croyait d'abord, et que M. McDonald pourra reprendre dans quelques jours ses occupations ordinaires."

M. Laterrière se justifie par la lettre suivante insérée dans le *Canadien*, de certaines inculpations proférées contre lui par une fraction de ses constituants du comté de Saguenay.

M. le rédacteur du *Canadien*,
Ce n'est pas dans mes goûts de m'afficher, de me mettre en scène dans les gazettes pour justifier les motifs qui me font agir en ma capacité d'homme public; mais, comme vous avez eu la bonté de signaler les sacrifices que j'ai faits, les services que j'ai rendus au comté que je représente, en contraste avec certaines résolutions de non confiance passées contre moi pour avoir recommandé à l'honorable commissaire des travaux publics Edward Slevin et Charles Dr. Berger, écuyers, citoyens respectables, résidant dans le comté, sur l'intégrité desquels on peut compter, et sous tous les rapports propres à bien conduire l'ouvrage du chemin des Caps qui se fait maintenant sous leur surveillance; comme mon silence sur cette pitoyable agitation des notables du comté, (et j'en connais l'instigateur en chef, dont le motif à la veille d'une élection générale, est tout autre chose que le faux prétexte du chemin des Caps), pourrait compromettre l'intérêt commun du comté que je représente en ce moment au parlement, je crois devoir vous prier de publier, pour me justifier aux yeux de mes constituants dont on parait avoir surpris la crédulité, copie de la lettre suivante adressée en duplicate au lieutenant-colonel Huot, de la Baie St.-Paul, et à M. Hudon, de la Malbaie, en réponse au manifeste de mes censeurs, en date du 3 juin, signé par MM. Thomas Simard, C. P. Huot, N. P., C. Hudon, N. P., C. Simion, N. P., E. Boudreau, M. D., L. P. Vincent, M. D., Jos. Duchaine, André Simion J. Gagné, N. P., A. Gagnon, et de sept autres notables du comté—sur lequel manifeste ont été basées les résolutions que vous avez publiées dans votre feuille du 27 de juin dernier, et vous obligerez, M. le rédacteur, votre très-obéissant serviteur,

M. P. DE SALES LA TERRIÈRE,
Toronto, le 3e juillet 1851. M. P. P.

Relation abrégée de quelques Missions de la Congrégation de Jésus dans la Nouvelle France par le P. François Joseph Bressani de la même Compagnie, (1653) (1) traduite de l'Italien et augmentée d'un Avant-propos, de la biographie de l'Auteur, de notes, d'un appendice, et d'un grand nombre de gravures.

AVANT-PROPOS.

Le missionnaire catholique chargé de porter la foi dans ce nouveau monde, fut longtemps un objet d'étrange terreur ou de haine implacable pour les émigrants anglais. Ils le regardaient comme la personification d'une religion détestée, ils aimaiient à le peindre sous les plus noires couleurs, et ils le jugeaient indigne de toute confiance. Cependant par une étrange révolution d'idées, ce même missionnaire est entouré aujourd'hui d'un hommage universel d'admiration et de respect, et ses écrits malgré l'incorrection et souvent la négligence du style, malgré les longs et fastidieux détails qui les chargent, tiennent, et à bon droit, le rang le plus distingué dans les archives de l'Amérique du Nord.

Les nouveaux maîtres de ce sol, aujourd'hui libre et indépendant, n'ont point accepté les haines ou les préjugés de convention qui fermentent si longtemps contre les enfants de Loyola. Leurs travaux mis au grand jour et jugés sans prévention, ont reçu une juste appréciation qu'ils méritaient, et les ont fait ranger parmi les premiers bienfaiteurs de l'humanité, et les plus zélés apôtres de la foi.

Nous ne connaissons plus à l'époque, "où on ne rougissait pas, comme dit Chateaubriant, de préférer ou de seindre de préférance aux voyages des Dutertre et des Charlevoix, ceux du baron de Lahontan, ignorant et menteur."

pour soutenir que leur zèle avec la grâce de leur Dieu. Le plus souvent ils sillonnaient seuls et dans tous les sens des pays immenses, au milieu des privations, des dangers et des difficultés de toute nature. On peut presque suivre les suivre à la trace de leur sang. Pour masquer les différentes étapes de cette marche toujours progressive de l'Évangile, ils plantaient l'étendard du salut; c'était le siège de leur conquête religieuse, et le premier palon de la civilisation qui devait les suivre.

Les missions françaises s'étendent depuis le golphe St. Laurent et les côtes de l'Acadie jusqu'à l'embouchure même du Mississippi, en même temps (1640) que des jésuites Espagnols partis de la Californie, s'avancent sur les côtes du Pacifique, et pénétraient, comme éclaireurs, jusque sur le territoire de l'Orégon. (1)

Les soldats de l'Évangile prenaient pour ainsi dire entre deux feux ce vaste continent; mais l'Orégon après cette première tentative avortée sur son sol, encore inconnu du reste du monde, devait attendre près de deux siècles avant de voir reparaitre le divin étendard et de devenir une de ses conquêtes (2).

Les Missionnaires du Canada voyant toujours devant eux des régions immenses ne mettaient aucune borne à leur œuvre, et en gagnent sans cesse du terrain, ils ambitionnaient d'arriver jusqu'à cette mer de l'onest, dont l'existence d'après les renseignements qu'ils avaient recueillis de la bouche des Sauvages, n'étaient plus pour eux un problème: mais le temps trahissait leur courage, et la mort venait souvent les surprendre au milieu de leurs plus brillants projets. On voit l'illustre Marquette succomber, jeune encore, sous le poids de ses travaux, dans des contrées qu'il avait évangélisées le premier. Quelques années plus tard le P. Binnateau venait recueillir cet héritage de danger et de sacrifice.

Il poussait plus avant vers l'ouest à la suite des chasseurs du Buffalo sa course aventureuse, quand la mort l'arrêta au milieu de son œuvre laissée incomplète. Ses yeux en mourant se tournaient, avec un sentiment de regret, vers ce qui lui restait encore à parcourir de vastes prairies, au de là desquelles il apercevait de nouvelles régions à découvrir, de nouvelles nations à évangéliser. Plus de 100 ans après, en 1840 le P. de Sinet reprenait les mêmes traces avec une infatigable perséverance; mais plus heureux que ses dévanciers, il franchit les montagnes rocheuses et arrive enfin sur les bords du Pacifique, dernière limite de ce nouveau monde.

Ces missionnaires distingués par leur science autant que par leur zèle, ont laissé de nombreux écrits. Pour le Canada seul, il existe plus de 40 volumes de *relations* uniques, sans parler des autres ouvrages sur le même sujet, et des nombreux manuscrits qui sont heureusement arrivés jusqu'à nous. Dans ces mines fécondes, se trouvent réunis des richesses qui intéressent l'histoire, les sciences et la religion. C'est ce qui explique l'empressement qu'on met aujourd'hui à se les procurer à tout prix. On ne peut ni raconter avec fidélité les événements de cette époque reculée ni former une idée juste de l'état où étaient alors réduits ces contrées, sans recourir à ces monuments précieux. Tous les historiens ont pué là.

Entre toutes les missions de cette époque, qui n'étaient de fixer l'attention de l'observateur curieux et du lecteur chrétien, nous devons mettre au premier rang sans aucun doute celle des Hurons, tribu puissante, le plus fidèle et le plus constant allié des Français. Ses nombreux villages étaient situés sur cette gracieuse presqu'île de la côte orientale du lac Huron, baignée d'un côté par la baie George et de l'autre par celle de Nottawasaga. Les guerres sanglantes et dévastatrices qu'elle eût à soutenir contre le cruel Iroquois, les malheurs qui l'accablaient et qui finirent par l'anéantir, les laborieux travaux, que sa conversion a coûté à la foi, et le sang que répandirent dans ses intérêts plusieurs de ses apôtres, ont rendu à bon droit ce nom célèbre dans nos annales. On trouve là le développement de toutes ses formes le caractère le plus complet du missionnaire catholique, et cette ubérité rare et sublime, devant laquelle, dit Macaulay, on peut se prosterner, sans craindre par là de leur susciter des imitateurs nombreux.

Dans les mystérieux desseins de la Providence, cette nation après avoir eu ses jours de gloire, était condamnée à disparaître presque entièrement sous les coups de l'Iroquois, mais elle avait tout de même et de sang à ses apôtres, ses premiers enfants dans la foi avaient donné trop d'exemples de vertu, pour ne pas toucher le cœur de Dieu. Il ne la laisse pas mourir dans son idolatrie.

La première fois que ces fiers enfants des forêts entendirent publier la loi de l'Évangile, ils avaient l'oreille à ses leçons d'humiliation et de sacrifice, qui blâmaient leurs habitudes d'orgueil et de sensualité; et quand ils sentaient la main du seigneur s'approcher sur eux, quand ils virent la guerre, la peste, la famine venir comme des signes avant coureurs d'une grande catastrophe désoler leurs campagnes, ruiner leurs villages, décliner l'élite de leurs guerriers, leurs yeux s'ouvriront, et ils sollicitèrent par milliers le bénit de la foi.

Nous ne connaissons plus à l'époque, "où on ne rougissait pas, comme dit Chateaubriant, de préférer ou de seindre de préférance aux voyages des Dutertre et des Charlevoix, ceux du baron de Lahontan, ignorant et menteur."

Bientôt il ne resta plus d'espérance de relever tant de ruines, et de protéger sur ce

cueillirent ces tristes débris formés dans le creuset des tribulations, ces servans chrétiens qui ambitionnaient plus qu'une chose, c'était de mettre leur foi à l'abri de tout danger. Ils suivirent leurs missionnaires, et ceux-ci leur offrirent sous la protection du fort de Québec une habitation tranquille, qui sera pour tous les âges, un beau monument du zèle de ces hommes apostoliques, et de la foi vive de leurs néophytes. Que pourrions-nous trouver de semblable chez les Pénitents, les Narmangats, les Hohegans, les Schenandoahs ou les tribus du sud des Etats-Unis. La bible d'Elizabet (1) est le seul monument des efforts impuissants de l'hérésie pour la régénération spirituelle des nations sauvages. En feuilletant ce livre scellé, qu'aucun mortel ne pourra comprendre aujourd'hui, n'a-t-on pas bien raison de gémir sur l'aveuglement étrange de ceux qui pour travailler à la conversion des sauvages, se contentaient de jeter au milieu d'eux un livre dont ils ne pouvaient pas avoir le secret?

L'histoire de la mission huronne est répandue dans les nombreux volumes des *relations* du Canada; mais il n'existe aucun ouvrage ni en français ni en anglais qui en traite exclusivement, et qui offre le tableau de son origine, de son développement, et de ses désastres. La langue Italienne avait le bonheur d'en posséder un, auquel le caractère de son auteur donne un haut degré d'intérêt et d'autorité. Le P. François Joseph Bressani l'a écrit avec sa main mutilée par les Iroquois, persécuteurs de ses néophytes, et après avoir souffert les horreurs de la captivité au milieu de ce peuple altéré de son sang. De retour dans sa patrie, il voulut faire connaître à ses compatriotes, la mission où il avait passé tant d'années et qu'il avait arrosée de son sang. Ce petit ouvrage sous le titre modeste de *courte relation* parut en 1653 à Macerata, petite ville des Etats-Romains.

Quoique cité avec éloge par Charlevoix, la *relation* du P. Bressani est tout à fait inconnue dans ce pays, et nous pensons que l'exemplaire qui a servi à notre travail, et qui est venu de Rome, il y a deux ans, est le seul qui existe en Amérique. S'il n'offre aucun fait important qu'on ne puisse retrouver ailleurs, il a cependant un mérite qui lui est propre. La description qu'il donne du pays et de sa position géographique, ses remarques sur le climat, sur les mœurs et les usages de ces peuples, et surtout les notices géographiques qu'il renferme sont autant de monuments de notre histoire primitive qu'on aime toujours à puiser à leur source. La modestie et l'aimable simplicité de l'Auteur font le caractère de son récit et surtout de l'histoire de sa captivité et de ses souffrances. Il s'arrête à l'époque de son départ du Canada, sans doute afin de conserver à son œuvre l'autorité puissante de son témoignage, comme témoin oculaire de presque tous les faits qu'il raconte.

Cet ouvrage devait être enrichi d'une carte et de gravures; nous ignorons si elles ont jamais été publiées, mais les exemplaires qui existent à Rome aujourd'hui en sont dépourvus, comme le nôtre. Nous avons essayé d'y supposer par la reproduction de la carte très-erronée, que l'on voit dans l'ouvrage latin du P. Ducreux (2), et par les gravures que semblaient demander l'intérêt du sujet.

Nous joignons à cette ouvrage une notice biographique sur l'auteur, d'après les documents les plus authentiques, et quelques notes qui complètent ou éclaircissent son travail.

[Nous avons déjà publié cette notice biographique dans les numéros du 20, 27 juin et 4, 8 juillet.]

Parmi les livrets qui circulent en Russie par l'Allemagne, il en est un dont nous tirons l'Extrait qui suit. On y trouve l'idée même, mais vague et sans application raisonnée aux temps et aux choses.

Persecuted—Combien y a-t-il de tsars en Russie?—Adept—Un seul, comme il n'y a qu'un soleil et un Dieu.—Qu'est-ce qu'un noble en Russie?—A. C'est un homme qui bat tout le monde et qui ne peut être battu.—P. Le gouvernement du Tsar peut-il les injurier? A. Non seulement il les injurie, mais il les pend.—P. Qu'est-ce que la vie du soldat en Russie?—A. C'est une galère.—P. En sera-t-il toujours ainsi?—A. Oui, tant que les coups de bâton ne cesseront pas.—P. Croit-on par hasard, rendre le soldat plus robuste et plus alerte?—A. Les chiens prétendent que le bâton fortifie et électrise.—P. Un peu de bon vin le fortifierait et l'électrirait mieux. Le soldat vaudrait-il moins si on le nourrissait plus? A quoi bon d'ailleurs un si grand nombre de soldats?—A. On peut peut-être reprendre la route de Paris?—P. Les Allemands ne nous y reconduiraient plus aujourd'hui. Il devient de plus en plus difficile de faire battre les peuples les uns contre les autres. L'épopée que n'est pas éloignée où, lorsqu'on sonnera la charge, la moitié des soldats restera à la maison.—A. Tôt ou tard une révolution éclatera en Russie! Malheur à qui tirera sur ses frères.

"A. Quel gouvernement aurons-nous, si le bon Dieu nous permet un jour d'expulser les parjures?—P. Un gouvernement national.—A. Expliquez-vous.—P. Voiontiers. Il n'y aura plus de tsar; le peuple deviendra tsar, un commissaire judicieux à Novgorod; il y aura un conseil et une assemblée législative; il n'y aura plus d'arrestations.—A. Qui prétend que l'ordre

public.—P. Mensonge! pure invention des adorateurs du tsar! Mais qu'y a-t-il donc de si admirable dans l'ordre qui impose le despotisme? La torture, les coups de poing, les coups de bâton, un soldat passé par les baguettes, un commissaire de police ivrogne, des autorités prévaricatrices; est-ce que tout cela constituerait l'ordre tel que le comprend notre civilisation moderne?—A. Peut-être ne sommes-nous pas mûrs pour un semblable changement?—P. Eh! le serons-nous davantage demain? Ne végétions-nous pas, depuis longues années, dans un détestable *status quo*? Comment espérer mûrir sous les coups de baguette et de bâton, dans les bas-fonds de l'ignorance crasse où nous plonge la main de fer de notre gouvernement? Il n'est jamais trop tôt pour faire le bien. Les tsars ressemblent aux tuteurs avares, qui sont rarement pressés d'éduquer leurs pupilles.

"A. Qui meutra-t-on à la place du tsar?—P. Le premier venu. En république, les principes sont tout, les hommes rien.—A. L'élection est donc préférable à l'hérédité?—P. Sans doute. L'hérédité nous donne souvent un scélérat ou un imbécile, en remplacement de son père, qui était un grand homme. Dans l'élection populaire, un nom triomphera-t-il, bien qu'indigne des suffrages qui l'accueillent, au bout de trois ou quatre ans il rentre dans la foule et tout est dit.—A. La transformation politique et sociale que vous préparez ne s'effectuera pas sans combat.—P. Eh bien! nous acceptons la bataille, nous élèverons des barricades, nous tirerons sur le tsar.—A. Il sera avancer son artillerie.—P. Nous nous préparons tous sur ses canons.—A. Il ensorcera nos barricades.—P. Nous enfoncerons son palais. Battus plusieurs fois, nous reviendrons sans cesse à l'assaut. Valons-nous donc moins que les Français, les Polonais, les Allemands, les Hongrois, les Italiens?—A. Que ferez-vous des créatures du tsar?—P. Des sergents, des caporaux et des soldats; à chacun selon ses capacités et ses œuvres.—A. Comment construisez-vous des barricades?—P. On déracine les pavés d'une rue, on les amoncelle, on obstrue la voie publique avec des chariots, des voitures, des sacs pleins de sable, des madriers, des tuiles, des pierres, des meubles, avec tout ce qui tombe sous la main; on jonche le sol de verre cassé pour arrêter la cavalerie; on s'embusque à l'angle des rues, derrière les portes, aux fenêtres, dans les greniers, sur les toits et dans les caves; puis, quand les satellites de la tyrannie avancent, on tire sur eux pour les déshabiter de tirer sur leurs frères.—A. Mais où trouver des armes?—P. Chez les armuriers, dans les casernes, dans les arsenaux, chez les particuliers, sur les soldats eux-mêmes, partout...—A. N'y a-t-il pas quelque moyen moins terrible à employer? Ne pourra-t-on pas s'entendre avec le tsar?—P. Impossible! Il porte au front l'empreinte du sang de ses victimes. Une bonne guerre est préférable à une paix honteuse. Aux armes!!!"

— Votes et Délibérations de l'Assemblée Législative.

Vendredi, 4 juillet 1851.

Huit pétitions sont présentées et mises sur la table.

Pétitions reçues et lues:

D'André Leroux Cardinal, messager en chef de cette chambre, demandant une indemnité pour les pertes qu'il a subies, depuis l'année 1831 jusqu'à 1839, et demandant que cette chambre prenne le dit sujet en considération.

L'Hon. M. Chabot, du comité permanent des divers bills privés, fait rapport du bill grossoyé du conseil législatif, intitulé: "Acte pour investir certaines personnes de la propriété d'une réserve pour un chemin dans le township de York";—du bill pour incorporer l'école de médecine de Saint Laurent, à Montréal;—et du bill pour naturaliser *Ira Gould* et autres, et pour d'autres fins;—ordonné que le premier de ces bills soit lu pour la troisième fois, lundi prochain;—et les deux autres sont renvoyés à un comité général pour le même jour.

Sur motion de M. Lemieux, la pétition de F. X. Ponsant et autres, est renvoyée au comité spécial de la tenue seigneuriale dans le Bas-Canada.

Sur motion de M. Smith, de Durham, l'impression de la réponse à une adresse du 12 mai 1849, demandant divers documents relatifs au hameau de Port Hope, est ordonnée.

M. Ross introduit un bill pour incorporer l'association musicale de Québec;— seconde lecture, mercredi prochain.

Sur motion de l'honorable M. Baldwin, la pétition de Thomas Moxington et autres, du township de Georgina est renvoyée au comité de toute la chambre sur le bill des divisions territoriales du Haut-Canada.

Sur motion de l'honorable M. Boulton, l'impression de la réponse à une adresse du 16 juillet dernier, demandant copie de tout document enregistré dans le comté de Haldimand, par toute compagnie de personnes pour la construction d'un chemin de fer depuis le fort d'Erié jusqu'à Dunville et Brantford, est ordonnée.

Un bill grossoyé pour étendre, en fait d'assurance maritime, les pouvoirs de la Compagnie d'assurance de l'Amérique Britannique contre le feu et sur la vie, et pour diminuer le nombre des directeurs de la dite compagnie est lu la troisième fois, et passé.

Le bill pour amender l'acte des arpenteurs est considéré de nouveau en comité et amendé,—rapport, lundi prochain.

Le bill pour amender l'acte des héritiers

L'hon. M. Hincks propose que le rapport soit reçu mardi prochain;

L'hon. M. Boulton propose, que le rapport soit reçu vendredi prochain;—la proposition est négative.